

LA SOCIÉTÉ DE L'INFORMATION – DIMENSIONS ÉPISTÉMOLOGIQUES

Marius Augustin DRĂGHICI¹, Oana VASILESCU²

Abstract. *The study attempts to make a preliminary distinction between two different uses of the syntagma „Information Society” – the organization and what is usually understood by IT, ICT, CMC, HCI, CSCW etc. – in order to avoid further equivocations. It also attempts to disclose and to analyse the claims, the assumptions and, more important, the presuppositions of both of them. The study focuses on the epistemologic presuppositions and emphasizes their pre-eminence on the ethic, ontological and metaphysical ones.*

Le syntagme “société de l’information” peut produire involontairement au moins une confusion. D’une part, il s’agit de l’organisation ayant le même nom et dont le premier congrès a eu lieu à Genève en 2004 – où il a été ratifiée la déclaration de principes pour la constitution de la „Société de l’information” (le sens *a*). D’autre part, il y a le sens *b*, qui envisage tout ce qu’on entend par HCI (Human – Computer – Interaction), CMC (Computer – Mediated – Communication), ICT (Information and Computer Technology – constituée par tout ce que la communication de l’information à travers les réseaux interconnectés à l’internet suppose), CSCW (Computer – supported – cooperative – Work), IT (Information Technology).

Pour simplifier les choses, on va utiliser seulement le terme IT définissable en tant que technologie, constituée par la fusion de la transformation des informations et des télécommunications et surgie de la technologie électronique de l’information à travers les ordinateurs et la cybernétique. D’autres synonymes pour le IT: les systèmes de l’information, la technologie du média.

Notre papier va traiter de tous les deux contenus désignés par les sens mentionnés en-haut. Tout comme l’indique, d’ailleurs, le titre, notre recherche s’inscrit dans une perspective épistémologique – cela parce que, paradoxalement, aujourd’hui plus que jamais, la nécessité d’aborder (dans tous les sens) d’une manière rigoureuse „l’information” est profondément grevée par l’absence des critères et des repères vraiment fonctionnels. Mais aussi parce que le phénomène IT en général, par son ampleur et ses influences extrêmement puissantes constatables dans le monde actuel, exige des considérations philosophiques – critiques.

¹ Researcher, Institute of Philosophy and Psychology „Constantin Rădulescu-Motru” of the Romanian Academy

² Researcher, Institute of Philosophy and Psychology „Constantin Rădulescu-Motru” of the Romanian Academy

La question peut être posée aussi d'une autre façon, plus simple: dans quelle mesure les sujets individuels peuvent être capables de se situer en connaissance de cause par rapport à l'information (dans le sens le plus générique) potentiellement infinie à travers l'internet? Comment peut – on discerner, en principe, la fidélité et la véridicité des „informations” étant donnée la multiplicité sans précédent des sources „garantes”? Au-delà de l'utopie (au moins du point de vue technique) d'une police universelle de l'internet et d'autres moyens de communication de l'information – ce qui a partiellement réussi, d'ailleurs – on considère que la démarche d'une approche critique de ce problème n'est pas seulement nécessaire, mais aussi désirable.

Le point de vue sur ce thème doit être épistémologique d'autant plus que – dans le cœur même du sens *b* du concept de *société de l'information* – les dimensions reliées à la connaissance en général, à l'accès à l'information en tant que moyen de surpasser des limites propres et au pratique de la connaissance comme forme d'accomplissement de l'homme sur le plan culturel et humain soient évidentes. Ainsi, la manière dont ce phénomène, si complexe aujourd'hui, se produit exige une approche lucide et sérieuse autant que possible, car l'information, surtout maintenant, signifie pouvoir et la production, la communication, le répandissement et la manipulation de l'information (par des moyens multiples) tiennent, d'une manière fondamentale, à tout ce que représente la société de l'information (le sens *b*).

Le rapport de l'homme avec tout ce que la société de l'information suppose aujourd'hui n'est que le niveau actuel d'une évolution historique de l'engagement humain face à la technologie en général. Au début, le caractère ambivalent de cet engagement n'a pas été évident, mais à partir du siècle précédent la question s'est imposée telle quelle (on pense à la relation homme – machine ou mécanisme ou dispositif capable aussi de produire des préjudices incommensurables pour l'humanité et l'environnement: par exemple, la bombe atomique).

En ce qui concerne le concept d'information, on peut y discerner deux sens³: le sens technique (restreint) et le sens sémantique (extensif). Le concept technique d'information est défini en tant que probabilité mathématiquement quantifiable de la transmission d'un signal du dispositif A au dispositif B. Cette définition a constitué le fondement pour la construction et l'analyse des dispositifs digitaux des ordinateurs et de tout un domaine des technologies de l'information et de la communication (par exemple: téléphonie, télévison, internet). Le concept sémantique d'information suppose une relation non seulement entre deux termes, mais entre trois termes, étant défini comme signal transmis entre deux dispositifs A et B qui communique quelque chose à quelqu'un (C). Le concept d'information

³ C. Mitcham, „Philosophy of Information Technology”, en *The Blackwell Guide to the Philosophy of Computing and Information*, 2004, p. 327 – 336.

peut être cité seulement entre guillemets, parce qu'il s'agit d'un concept problématique dans le contexte (qui est toujours le nôtre) de la façon dont on présente l'information et des moyens par lesquels on la transmet, et, par conséquence, on va s'en occuper de la sorte.

Dans le domaine de la technologique, la réflexion philosophique dévoile l'existence d'une tension entre deux traditions⁴. La première est celle technique, c'est-à-dire la perspective expansionniste, qui soutient l'idée que la technologie soit profondément humaine et, donc, justement étendue dans tous les champs de l'activité humaine. De ce point de vue, on considère que la technologie se constitue de l'étude et du pratique systématiques de la production et de l'utilisation des artefacts et, dans une certaine mesure, des artefacts physiques mêmes (des marteaux aux machines et aux ordinateurs). En concernant la technologie de l'information, les théoriciens sont en faveur d'une extension critique.

La deuxième tradition est celle humaniste qui envisage la technologie comme une dimension strictement circonscrite de l'humain. Dans cette perspective, le concept de technologie couvre en même temps la technique prémoderne – qui consiste dans une production (et une utilisation) intuitive et à petite échelle des artefacts – et aussi la technologie moderne – qui consiste dans une production (et une utilisation) scientifique et à grande échelle des artefacts. Dans ce dernier sens, la technologie se présente aussi en tant que connaissance, artefact, activité, initiative. Les partisans de cette vision désirent une délimitation rigoureuse et une subordination prudente de la technologie de l'information.

Pour la défense d'une position ou de l'autre, mais aussi pour la tentative de réaliser des liaisons entre les deux ont été utilisés des arguments de toute sorte: des arguments métaphysiques, épistémologiques, éthiques etc.

L'ambivalence du rapport homme-artefacts (outil, premièrement, et technologie, à la suite) peut être vue tout au long de l'histoire de l'humanité, par l'intermédiaire des mythes – tels que le mythe de Prométhée, le mythe d'Icare, le mythe de la Tour de Babel (qui montre les répercussions linguistiques destructives d'une poursuite excessive et insensée du pouvoir technologique) – mais aussi dans la philosophie.

Par exemple, Platon⁵ rejette la valeur de l'invention de l'écriture et, en même temps, de ses prétentions d'agrandissement et de stimulation de la capacité cognitive et de la mémoire humaines. Ce rejet trouve son fondement dans le modèle platonicien de chercher la vérité – modèle qui suppose nécessairement la voie ascensionnelle et intérieure (vers la vérité qui existe déjà en nous, mais qu'on

⁴ C. Mitcham, *Thinking through Technology: The Path between Engineering and Philosophy*, Chicago, University of Chicago Press, 1994.

⁵ Platon, *Phaidros*, 274 b – 277 a (le mythe de Théuth).

ignore) et la relation maïeutique (dialogique) entre le maître et le disciple (chacun qui veut s'engager sur la voie de la connaissance et de la recherche systématique de la vérité – dans un mot, sur la voie de la *philosophie*).

Pendant le Moyen Âge, l'épanouissement des études sémantiques et le développement des technologies (inventions de toute sorte) ont été des processus parallèles. À l'époque, la relation entre les deux paraissait pleine de sens grâce aux ouvertures formidables occasionnées par le développement du côté herméneutique de l'homme, dont l'épicentre se trouvait dans les difficiles essais herméneutiques et sémantiques élaborés autour des textes sacrés.

Le monde moderne s'ouvre, paradoxalement, sur une lutte que le progrès scientifique mène contre la créativité poétique. On assiste au rejet des métaphores au nom des choses réelles et des technologies de plus en plus puissantes et, simultanément, à la transformation de l'exégèse en criticisme et de l'analyse sémantique en recherche de clarté conceptuelle et en réforme des techniques de communication. L'invention du typographe produit une démocratisation de la lecture reliée à une multitude des transformations de toute sorte dans tous les domaines.

D'après un point de vue assez répandu la philosophie linguistique aurait été devenue prépondérante au sein de l'espace même de la philosophie. D'une part, en Europe, en tant que herméneutique (rédéfinie par Schleiermacher comme interprétation non seulement des textes sacrés, mais de tous les textes), Geisteswissenschaften (domaine délimité par W. Dilthey), philosophie heideggerienne, science de la linguistique (langue envisagée par Saussure comme système des signes qui se définissent réciproquement par l'intermédiaire de leurs relations internes). Et d'autre part, dans l'espace anglo-saxonne, en tant que philosophie du langage – sous l'influence de L. Wittgenstein, pour lequel le sens des mots se constitue par l'usage et se dévoile dans des contextes multiples de communication (les „modes de vie”).

La limitation – ou, au moins, la perception qu'il s'agit d'une telle limitation – de l'objet de la philosophie n'est pas déterminée seulement par le fait que toute une série de disciplines est sortie du corpus de la philosophie, à la suite du succès de l'expérience scientifique et des instrumentaires théoriques (des programmes de recherche qui se développaient tout en envahissant des différents domaines de la „réalité” et tout en esquissant, en même temps, le cadre des disciplines qui eurent été connues sous le nom de „sciences”). Ce n'est que le grand essor des sciences de la nature pendant le 19^{ème} siècle, en particulier le développement des mathématiques, et (aussi) l'augmentation d'une confiance sans le moindre doute dans les pouvoirs illimités de la science (le scientisme) qui ont vraiment fourni le fondement d'une telle limitation.

On trouve des dimensions épistémologiques non pas seulement dans le cadre d'une analyse telle quelle du problème de la *société de l'information*. Car le problème fondamental de l'éthique est relié à la façon dont il faut agir en accord avec la réalité, il y a des raisons sérieuses pour questionner la réalité et la correctitude épistémologique dévoilées par les technologies de l'information. Au delà de ou derrière les questions d'ordre éthique, ontologique ou métaphysique surgissent les questions d'ordre épistémologique: quelles sont les structures fondamentales du phénomène IT; qu'est-ce qu'il y a de réel et qu'est-ce qu'il y a de virtuel dans l'espace des technologies de l'information; mais surtout, quel est le contexte propice dans lequel l'information transmise par l'intermédiaire du IT garde son statut d'objectivité et sa valeur spécifiques.

Albert Borgmann⁶ fait une distinction entre trois types d'information:

- a) l'information naturelle (il s'agit de l'information *sur* la réalité);
- b) l'information culturelle (c'est-à-dire l'information utilisée *pour* la construction de la réalité);
- c) l'information technologique (ce type d'information qui devient une alternative à la réalité telle quelle et, en même temps, reste une réalité en soi, circonscrite par ses propres termes).

Dans ce sens, la société de l'information est liée à la technologie de l'information, parce qu'elle fait partie intégrante de la communication de l'information par l'intermédiaire des technologies.

Dans ce contexte qui regarde la nature et le sens de la technologie de l'information, on peut découvrir la même différence entre les deux perspectives analysées en-haut (la perspective expansionniste et ce qu'on pourrait appeler la perspective „limitationniste”). L'origine de la perspective expansionniste se trouve dans la manière technique de concevoir les technologies de l'information. Au moins après 1948, que Norbert Wiener ait placé l'information, à côté de la matière et de l'énergie, parmi les constituants fondamentaux de la réalité, sont apparues des questions concernant le statut métaphysique de l'information.

À partir de l'analyse de Wiener, on pourrait faire une distinction entre trois types fondamentaux de technologie:

- a) les technologies qui transforment la matière (des marteaux et des lignes d'assemblage);
- b) les technologies qui produisent et transforment l'énergie (des installations productrices d'énergie et des moteurs);

⁶ *Holding On To Reality: The Nature of Information at the Turn of the Millenium*, Chicago, University of Chicago Press, 1999.

c) les technologies qui transforment l'information (des systèmes de communication et des ordinateurs).

Une phénoménologie des relations homme – technologies (outils, machines, IT) montrerait que, si les outils sont dépendants de l'homme, les technologies de plus en plus sophistiquées sont de plus en plus indépendantes par rapport à l'homme. Les machines prennent de l'énergie des sources non-humaines, mais ont toujours besoin du guidage de l'homme. Par rapport aux machines, les technologies de l'information sont auto-régulatrices et indépendantes de l'homme en ce qui concerne l'énergie et le guidage – qui se réalise d'une manière indirecte, par la programmation. À ce point, les questions légitimes sont les suivantes: quel type d'intelligence est l'intelligence artificielle? Est-ce que les ordinateurs pensent? Les différentes formes d'intelligence artificielle (algorithmique, heuristique, „connexionniste” et incorporée) sont-elles des formes différentes d'intelligence? Cette succession des questions envoie à une autre qui concerne la possibilité même d'établir une distinction entre les artefacts HiTech (les cyborgs etc.) et les organismes vivants, mais aussi d'établir le statut de la biotechnologie - qui transcende la distinction classique d'Aristote entre né (l'arbre naturel, par exemple) et fait (le lit artificiel construit par l'artisan) – ou celui des agents artificiels autonomes capables de se reproduire tous seuls.

De point de vue technique, l'information se trouve simultanément dans le monde artificiel et dans le monde réel. Mais, le mur qui existe entre les deux mondes disparaît au moment où le concept technique d'information devient une catégorie explicative dans le domaine de la biologie.

La perspective qu'on appelle „limitationniste” trouve ses origines dans l'attitude sceptique-critique de type socratique qui vise à questionner la nature et le sens de l'IT. Cette interrogation présuppose quatre approches possibles.

- 1) L'approche de nature éthique: est-elle réelle la menace de la vie privée?; est-ce que le phénomène IT attende à l'assignation standard de la responsabilité qui s'établit en fonction des attitudes et des gestes moraux des gens?
- 2) L'approche de nature politique: l'internet est-il structuré d'une manière qui favorise la justice sociale par l'intermédiaire de l'équité de l'accès?; est-il compatible avec une démocratie réelle?; tenant compte du fait que les technologies de l'information sont soutenues par une industrie massive qui, à son tour, s'appuie sur une exploitation insoutenable des ressources et de l'environnement, on doit se demander si l'équité et le bénéfice promis ne sont-ils pas définitivement compromis?
- 3) L'approche de nature psychologique (ou bien, anthropologique) – concernant les implications sociaux du fait de vivre une vie virtuelle;
- 4) L'approche de nature *épistémologique*: l'augmentation exponentielle (non seulement) de l'accessibilité de l'information n'est-elle responsable d'une

très forte distorsion des possibilités humaines memes de donner un sens à la réalité environnante?

M. Heidegger⁷ - l'un des plus importants représentants de cette perspective – considérait que l'abondance impossible d'arreter de l'information trasmise par les technologies produit, en effet, une illusion qui cache encore plus la réalité, devenant dangereuse pour l'être humain. Dans la vision philosophique heideggerienne, l'information est comprise comme occultation de l'être, de la nature fondamentale de la réalité et de la relation particulière entre l'homme et cette réalité. Le processus de l'oubli de l'être – processus qui a commencé avec la métaphysique de Platon – continue et s'accomplit par l'apparition des technologies de l'information. Heidegger fait une distinction entre la pensée calculatoire – qui tient à tout ce que les technologies modernes peuvent imiter – et la pensée relflexive, contemplative par rapport au sens présent dans tout ce qu'il existe. La menace principale, fondamentale (et, par conséquence, la plus dangereuse) que apportent les technologies de l'information est justement la menace à la nature essentielle de l'homme, qui se réalise à travers l'occultation de la pensée contemplative.

À partir de l'idée heideggerienne de la simultanité du dévoilement et de l'ocultation, J. Derrida propose une déconstruction des concepts, des méthodes et des disciplines – y compris de ceux des technologies de l'information – surtout pour révéler les aspects ignorés dont ils dépendent implicitement. Sur le fondement de la pensée de Derrida, R. Coyne⁸ construit une justification théorique pour l'abandon de la méthode rationnelle dans le domaine de la projection des technologies de l'information en faveur d'un renouvellement de la liaison avec la métaphore. En s'appuyant sur la conception de Heidegger et de Derrida, Coyne revalide la signification créative de la métaphore. Dans ce contexte, on peut citer à titre d'exemple la facon de concevoir les systèmes opérationnels des ordinateurs comme des fenetres (windows) ou l'esprit humain comme un ordinateur.

Revenant au sens *a* de notre syntagme, on va analyser seulement trois points de la conception commune de la société de l'information des signataires de la déclaration des principes de Genève (2004). Il s'agit des principes 1, 2 et 15:

1). Nous, représentants des peuples du monde, réunis à Genève du 10 au 12 décembre 2003 pour la première phase du Sommet mondial sur la société de l'information, proclamons notre volonté et notre détermination communes d'édifier une société de l'information à dimension humaine, inclusive et

⁷ “The question concerning technology”, cité par C. Mitcham, “Philosophy of Information Technology”, p. 333.

⁸ *Designing Information Technology in the Postmodern Age: From Method to Metaphor*, Cambridge, MIT Press, 1995.

privilégiant le développement, une société de l'information, dans laquelle chacun ait la possibilité de créer, d'obtenir, d'utiliser et de partager l'information et le savoir et dans laquelle les individus, les communautés et les peuples puissent ainsi mettre en œuvre toutes leurs potentialités en favorisant leur développement durable et en améliorant leur qualité de vie, conformément aux buts et aux principes de la Charte des Nations Unies ainsi qu'en respectant pleinement et en mettant en œuvre la Déclaration universelle des droits de l'homme.

2). L'enjeu consiste pour nous à tirer parti des possibilités qu'offrent les technologies de l'information et de la communication (TIC) en faveur des objectifs de développement énoncés dans la Déclaration du Millénaire, à savoir éliminer l'extrême pauvreté et la faim, dispenser à tous un enseignement primaire, favoriser l'égalité entre hommes et femmes et rendre les femmes autonomes, lutter contre la mortalité infantile, améliorer la santé des mères, lutter contre le VIH/sida, le paludisme et d'autres maladies, assurer un environnement durable et élaborer des partenariats mondiaux pour parvenir à un développement propice à l'instauration d'un monde plus pacifique, plus juste et plus prospère. Nous renouvelons également notre engagement à parvenir à un développement durable et à atteindre les objectifs de développement définis dans la Déclaration de Johannesburg et son plan d'application et dans le consensus de Monterrey, ainsi que dans d'autres textes issus de sommets appropriés des Nations Unies.

3). Dans l'évolution de la société de l'information, une attention particulière doit être accordée à la situation spéciale des peuples autochtones, ainsi qu'à la préservation de leur héritage et de leur patrimoine culturel.

Au-delà des visions optimistes ou pessimistes sur les objectifs généreux de l'organisation, les problèmes qui surgissent des principes mentionnés en-haut apparaissent clairement dans leur forme réelle par rapport aux questions (antérieurement analysés) qui regardent le sens *b* du syntagme "société de l'information". La nécessité de discerner les dimensions épistémologiques quand on parle de la société de l'information est cruciale justement parce qu'elle peut soutenir une analyse sans aucun intérêt (théorique!) et, en même temps, dévoiler le sens authentique du rapport homme-monde *a travers la connaissance*. Il s'agit de l'inclination naturelle de l'homme vers connaissance telle quelle. Dans ce contexte, l'invention et l'innovation ont, primordialement, le sens exclusif d'élargissement des frontières de la connaissance humaine. Par exemple, le premier télé, le premier ordinateur etc. représentent des actes de culture au sens le plus propre du terme, car ils expriment le dépassement des frontières de la connaissance grâce à l'accomplissement et la finissage de l'expérience théorique novatoire.

On trouve que cette perspective est correcte d'autant plus que la société de l'information (le sens *b*) est strictement reliée non pas seulement à la

concentration des connaissances et des années de recherche de ceux engagés dans ce processus de recherche et d'innovation de tous les temps, mais aussi au message *subliminal* extrêmement puissant qu'implique spécialement le phénomène des technologies de l'information: la garantie de la correctitude du message, de l'information émise en vue d'être réceptionnée, assimilée et assumée. C'est facile d'observer la filiation scientiste (non)intentionnée, mais toujours présente et offerte à travers n'importe quel *gadget* de plus en plus sophistiqué et de plus en plus difficile à approcher d'une façon critique! Certainement, il ne s'agit que des pas qu'il faut faire pour arriver à comprendre le nouveau „environnement” et à posséder ce que tout le monde considère être un impératif catégorique, un rapport correct et naturel avec aux autres et au monde.

Ainsi, en ce qui concerne le premier principe - ou l'accord à l'égard de la dimension humaine est unanime et le développement des individus et des communautés est privilégié – le phénomène des technologies de l'information a aussi d'autres types de réponses. La communauté des partisans radicaux de l'intelligence artificielle vise la construction des substitutifs supérieurs à l'esprit humain et minimise le désaccord homme – ordinateur, qu'elle conçoit comme une étape seulement du processus de remplacement de l'homme par la machine.

Le deuxième principe traite de l'utilisation des possibilités offertes par les technologies de l'information et de la communication en faveur des objectifs assumés. Parmi ces objectifs il y a le développement et l'éducation harmonieuse et humaine des individus, l'accomplissement du potentiel humain et professionnel de l'être humain. Au quinzième point, il s'agit d'une attention particulière pour la situation spéciale des peuples „autochtones”. Dans ce contexte, il faut souligner le fait que le *cyberspace* constitue un danger (potentiel) majeur qui peut envahir et détruire par ses conséquences impérialistes, le corpus de valeurs et des traditions des cultures „mineures”.

La nouvelle forme d'impérialisme – qui pourrait s'appeler „colonialisme médiatisé par l'ordinateur” – consiste dans l'imposition des valeurs et des préférences de communication sur toute la terre par l'intermédiaire des technologies CMC et CSCW. Des études récentes montrent les différentes manières d'agir des cultures asiatiques en vue de préserver leur identité et leurs valeurs culturelles propres. Par exemple, le Japon fait des recherches pour réaliser ses propres technologies CMC et CSCW qui contiennent la majorité des éléments spécifiques de communication non-verbale fondamentaux dans la culture japonaise. Sy⁹, sous l'influence philosophique de Habermas, attire l'attention sur les risques de la globalisation qui peut avoir comme effet la destruction des valeurs culturelles locaux.

⁹ Cité par Ch. Ess, “Computer-mediated Communication and Human-Computer Interaction”, en *The Blackwell Guide to the Philosophy of Computing and Information*, 2004, p. 83.

Il y a une préoccupation pour le dialogue entre les technologies CMC et HCI d'une part et les soucis des philosophes. La mise est justement notre conception fondamentale sur ce que signifie vraiment d'être individu humain! L'acceptation sans critique d'une conception déjà donnée présuppose des risques trop importants. Donc, par conséquence, il n'est pas admissible que la décision soit prise pour nous le plus souvent seulement sur le fondement d'une argumentation circulaire qu'à la suite d'une analyse philosophique.

Les technologies CMC nous provoquent de formuler et, peut-être, même de changer des éléments de base de notre vision sur le monde – y compris nos présuppositions concernant l'identité, l'ontologie et l'épistémologie. La communication à travers l'internet impose aux utilisateurs de formuler des assomptions élémentaires à l'égard de l'identité, du temps et de l'espace et, en même temps elle les aide à reconnaître le caractère tout-à-fait contingent de ces assomptions élémentaires.

Ce type de communication implique une certaine modestie épistémologique.

